

SARMANT, Thierry – *Louis XIV. Homme et roi*, Paris, Tallandier, 2012, 606 p.

En consacrant une biographie à Louis XIV, Thierry Sarmant s'est engagé dans une démarche déjà entreprise par plusieurs historiens de renom. D'emblée, l'auteur se distancie en affirmant qu'il ne s'agit ni d'une réhabilitation semblable à celle de François Bluche (*Louis XIV*, 1986) ni d'une synthèse équilibrée de la période à la manière de Jean-Christian Petitfils (*Louis XIV*, 1995). L'auteur fait preuve d'originalité en mettant l'accent sur l'homme derrière le roi, c'est-à-dire sa personnalité, sa psychologie, sa tournure d'esprit et sa manière de gouverner. L'auteur a l'ambition de rendre compte de l'homme véritable, indissociable de l'institution monarchique qu'il incarne, en traitant de ses rapports avec son entourage, ses ministres, ses généraux et ses courtisans, tout en analysant divers aspects de sa vie privée.

Le livre se divise en quatre parties chronologiques correspondant aux quatre grandes saisons qui désignent parfaitement, selon l'auteur, la « course » du Roi-Soleil. Sarmant indique en effet que Louis XIV n'est pas resté identique, et l'analogie des saisons souligne cette évolution qui caractérise la vie de l'homme. Chaque partie débute par un bref portrait qui présente Louis XIV enfant, à 20 ans, à 40 ans et à 60 ans respectivement. À travers ces parties, l'auteur traite du roi qui mène dès son jeune âge une vie d'homme public et qui devient rapidement un « animal politique » (p. 108). Sarmant insiste beaucoup sur cet aspect de représentation permanente qu'il tente justement de transpercer.

L'auteur met également l'accent sur l'affaire des poisons, scandale qui a mené à une révolution intérieure, un retour sur soi et une véritable conversion puisque le roi devient dévot, tandis que « sa volonté de puissance, ayant atteint son paroxysme, laisse place à la prudence » (p. 22). À la fin du règne, l'auteur démontre la flexibilité dont a fait preuve le monarque par rapport aux défaites militaires et aux misères du temps. Il fait de Louis XIV un personnage moderne en soulignant l'originalité de son couple, issu d'un rare mariage d'amour avec M^{me} de Maintenon, en plus du fait qu'il valorisait sa descendance grâce à une conception nucléaire de sa famille. Les deux derniers chapitres sont dédiés à sa postérité, à l'exploitation et à l'instrumentalisation de son mythe.

Quant à l'ambition de l'auteur de rendre compte de l'homme véritable, ses objectifs ne sont que partiellement atteints. D'une part, Sarmant réussit son pari en permettant au lecteur de découvrir le monarque dans son intimité et de constamment ressentir cette proximité qui fait défaut aux autres ouvrages. L'approche thématique qui s'insère dans chacune des parties chronologiques est particulièrement intéressante puisqu'elle permet à l'auteur de traiter de la relation du monarque avec tel événement ou tel personnage comme un tout. Par exemple, les chapitres sur sa relation avec Colbert et Louvois sont excellents. Le chapitre sur la mort du roi est particulièrement poignant et le lecteur ressent bien comment le Roi-Soleil et son entourage ont vécu cette ultime étape.

Cependant, la qualité de l'ouvrage apparaît inégale dans la mesure où les passages qui traitent de la psychologie et de la personnalité du roi sont moins convaincants puisqu'ils sont ponctués de conjectures et de jugements personnels. L'auteur n'a pas recours à un cadre théorique défini permettant de structurer ses remarques qui touchent un élément fort complexe de l'homme. Dans la conclusion, il réunit ces fragments de psychanalyse qui sont éparpillés dans l'ouvrage. Concluant que Louis XIV était pétri de paradoxes et de contradictions, l'auteur le décrit comme ayant subi les symptômes d'épisodes dépressifs. Il affirme qu'il avait eu peu d'intérêt pour la culture savante, ne se tenant pas pour autant à l'écart des grands mouvements littéraires et esthétiques de son temps ni de la musique, pour laquelle il eut une véritable passion, l'auteur comparant cet enthousiasme à celle du public français d'aujourd'hui pour Johnny Hallyday ou Michel Sardou!

Selon Sarmant, le trait de caractère dominant du Roi-Soleil fut un fond de timidité, ce qui le mène à affirmer qu'il ressemblait davantage à son père Louis XIII qu'à son grand-père Henri IV. Il affirme que Louis XIV a domestiqué cette timidité sans la vaincre complètement, la transformant en réserve, en prudence et en sagesse. La timidité le poussa à écarter graduellement toute personnalité saillante de son entourage, ce que l'auteur considère comme « toute la limite du caractère de Louis » (p. 551). Selon lui, la conséquence de cette timidité fut la réserve et le secret, comportant « une bonne dose de dissimulation, voire de fausseté, qualités au vrai fort peu royales » (p. 552), ce qui s'illustrait par son don des larmes, le roi sachant aussi se montrer charmeur, voire manipulateur.

La personnalité du roi a aussi été marquée par ce que l'auteur appelle « l'orgueil de Louis XIV » (p. 552), qui était à la fois un orgueil de race, de caste et personnel puisque le roi a fini par « se convaincre qu'il était un très grand roi, qu'il faisait tout pour le mieux et que ses grands serviteurs n'étaient que des pions entre ses mains » (p. 553), un égocentrisme que l'auteur juge banal puisqu'il a été l'apanage de la plupart des hommes de pouvoir.

Enfin, il affirme que l'originalité du caractère de Louis a été une conception assez romanesque de son propre personnage, puisqu'il se rêvait en roi de théâtre ou de roman, galant, conquérant et triomphant. Toutes ces remarques nous dépeignent une personnalité assez caricaturale qui semble manquer de subtilité et de complexité. Peut-être aurait-il mieux valu que l'auteur laisse au lecteur le loisir de se forger sa propre interprétation du monarque à la lumière de cette nouvelle démarche plus intimiste.

D'autre part, l'ouvrage est ponctué de remarques à la limite du dérapage dans le contexte d'une biographie historique. L'auteur raconte par exemple l'épisode de fièvre du monarque en novembre 1647 en affirmant : « Gaston d'Orléans, revenu précipitamment à Paris, ne quittait pas la reine : il était à deux doigts du trône » (p. 67). En relatant une prise de bec entre le roi et son frère, il affirme : « Qui eût pu croire que le temps de la prise du pouvoir était proche? » (p. 101-102). Ajoutons à cela quelques suppositions et conjectures : « Si le roi était décédé, Gaston eût coiffé la couronne, le cardinal de Richelieu aurait été chassé du pouvoir et la ligne politique intérieure et extérieure aurait pu changer du tout au tout » (p. 37). Le livre contient quelques remarques de ce type qui détonnent avec le reste du propos qui demeure rigoureux. Peut-être faut-il y voir la volonté de l'auteur, ou de l'éditeur, de destiner ce livre au grand public hors du cercle universitaire.

Or, la plus grande lacune de cet ouvrage est sans contredit l'absence complète de notes de renvoi. L'auteur ne cite aucune des sources de façon précise, ce qui est déplorable. La quatrième de couverture annonce la mise en valeur de nouvelles sources, or Sarmant fonde la majeure partie de son récit sur des sources éditées qui existaient au préalable, mais qui avaient été laissées de côté par les historiens. Le lecteur doit donc présumer que les prétendues nouvelles sources proviennent des quelques publications récentes contenues dans la bibliographie, mais il demeure impossible de déterminer exactement quels sont ces documents et où ils sont utilisés dans l'ouvrage. Cela donne l'impression que ces nouvelles sources demeurent inconnues et qu'elles ne peuvent être exploitées à leur plein potentiel.

À l'exception de la Révocation de l'Édit de Nantes (chapitre XVII), l'auteur passe très rapidement sur les grands débats historiographiques du règne, le plus central étant sans doute celui qui concerne l'absolutisme. Le principal ouvrage qui a analysé ce débat se retrouve en bibliographie (Cosandey et Descimon, 2002), mais l'auteur tient la notion pour acquise et évite d'admettre la pérennité du débat, notamment au sein de l'historiographie anglo-américaine, qui conteste à la fois la notion et le terme (Collins, 2009).

Au final, cette biographie de nouveau genre demeure intéressante et rafraîchissante pour quiconque a la volonté de saisir avec plus d'intimité et de proximité l'homme que fut le

Roi-Soleil. Cependant, compte tenu de ses lacunes, l'ouvrage reste difficile à recommander pour une utilisation dans un contexte universitaire, particulièrement au niveau des études supérieures.

Danny Bertrand
Université d'Ottawa

SCOTT, Anne M. (ed.) — *Experiences of Poverty in Late Medieval and Early Modern England and France*. Farnham, Surrey: Ashgate, 2012. Pp. 335.

In 2000, Paul Fideler wrote a succinct overview of historiographical trends in early modern poverty relief (*Albion* 32/3: 381-407). Beginning with the first generation of early twentieth century poor law policy historians, moving through Elton- and Laslett-inspired sociological approaches (and dissenters) to explorations of the impacts of the Reformation and modernist and post-modernist approaches, Fideler concluded his summary with the “paradigm-shattering” late 1990s work of Marjorie McIntosh and Paul Slack. Since 2000, many more studies of the poor and poor relief have appeared; some of the most recent works have shone greater light on the experiences of the poor themselves, rather than on their conceptualization or treatment. *Experiences of Poverty* follows this trend, and offers important and unique contributions to the historiography.

The book was inspired by collaborative work undertaken under the auspices of the Australian Research Council's Network for Early European Research (NEER). NEER brought together scholars from multiple disciplines and countries, and emphasized the inclusion of established scholars, early career researchers, and postgraduates. *Experiences of Poverty* continues this approach: in addition to well-established scholars such as Christopher Dyer, Ann M. Scott, Michael Bennett, Susan Broomhall, and Philippa C. Maddern, about one-third of the book's authors are recent or current (at the publication date) doctoral candidates. For that reason alone, the book deserves commendation.

The particular value of this book is that while the authors unambiguously situate their studies within well-defined historiographical traditions, they base their own research upon previously untapped sources or re-examine known sources from a new perspective. In either case, the result is a refreshing challenge to, or nuancing of, the existing historiography, reflecting a continuum of views and experiences of poverty across countries and centuries. The first third of the book focuses on the poor's life experiences and survival strategies. Dyer examines manorial court records to identify and trace the (mis)fortunes of more than one hundred people identified as poor; he then builds a cautious prosopography to show how precarious life was for those existing on the edge and how they survived when misfortune fell upon them. Maddern relies on canon law texts, wills, and court records and petitions – rather than demographic statistics – to demonstrate how single mothers of illegitimate children were much more often at the financial mercy of their partners than has hitherto been recognized and were reliant on the courts to gain a modicum of support. Even single young women who could largely support themselves came under the negative scrutiny of parish authorities and were deemed to be “undeserving” in the late sixteenth century, as Lesley Silvester reveals through her genealogical study of Norwich's *Census of the Poor*. Taking a contrarian approach, Ann Minister also uses a genealogical methodology to elucidate the positive long-term experiences and outcomes of pauper apprenticeship in rural Derbyshire. Nicholas D. Brodie analyzes a previously unknown manuscript of Exeter's mid-sixteenth